

Plus personne, tu ne seras

La peur, le mot lui vint immédiatement à l'esprit. Elle sentait la peur. Jamais elle n'aurait cru que la peur puisse avoir une odeur. Ce mélange nauséabond de sueur aigre et d'humidité âcre, c'était donc cela l'odeur de la peur. Pourtant ces effluves lui étaient familières, elle avait toujours pensé qu'elles allaient de pair avec le manque d'hygiène et la saleté des cachots dans lesquels on reléguait les condamnés. Mais elle, elle ne croupissait pas dans cette infâme basse-fosse, réservée aux gens du commun. Eu égard à son rang, elle bénéficiait d'une vaste cellule avec tout le confort souhaité. S'il n'y avait eu les barreaux aux ouvertures, elle aurait pu croire qu'elle résidait encore dans un de ses appartements privés, avec son antichambre, son salon, sa chambre et sa salle de bains. Elle avait même conservé son train de vie, mais aucun parfum de grand prix, aucun soin de beauté raffiné, ne parvenaient à masquer cette senteur tenace, celle de sa peur.

On frappa à la porte, elle fit signe à ses gens de sortir. Ils s'inclinèrent, puis prirent congé par la porte de service. Elle entendit le cliquètement des clefs, le grincement de la grille, des voix, puis de nouveau le grincement et les clefs qui verrouillent la grille. Plus fort qu'elle ne l'aurait voulu, elle proposa à son visiteur d'entrer. Même dans ce domaine, avait-elle encore un quelconque pouvoir de décision ? L'homme, la cinquantaine bien avancée, était de taille inférieure à la moyenne, vêtu avec recherche, le cheveu rare, la barbe taillée avec un soin extrême. Elle le regarda sans le voir, déjà perdue dans cette épreuve qu'elle allait devoir affronter. Seule, elle serait seule face à la mort qui l'attendait. Elle n'avait plus de courage, mais en avait-elle jamais vraiment eu ? Elle allait devoir puiser au fond d'elle-même pour conserver un semblant de dignité. Son visiteur portait sur son bras une robe de bure, identique à celles que fournissaient les dispensaires aux miséreux. La robe était d'un tissu rêche mal dégrossi, d'un seul tenant avec une capuche. Elle détourna la tête en frissonnant.

L'homme déposa le vêtement informe sur un des fauteuils, s'épousseta, laissant tomber sur le tapis moelleux des peluches, ou plutôt, au vu de leur taille et de leur dureté, des échardes de fibres mélangées à de la laine brute. Elle lui fit face, déterminée.

– Vous ne m'obligerez pas à porter cette tenue, je m'y refuse, lui annonça-t-elle.

– Madame, vous n'avez pas le choix. C'est vous qui en avez codifié les règles, lui répondit-il posément.

– C'est ce que nous verrons. Sortez !

– Comme madame voudra.

Il se retira par la porte sans un bruit, elle entendit des chuchotis de l'autre côté. Un autre homme entra, plus jeune, l'air déterminé. Bien qu'elle fût grande, il la dépassait d'une bonne tête. Ses cheveux taillés en brosse et son visage rasé de près lui donnaient un air juvénile que démentait son regard tranchant, dont la froideur était renforcée par ses yeux d'un bleu glacial profondément enfoncés dans leurs orbites. Il la toisa.

– Madame, ne me contraignez pas à employer la force.

– Vous oseriez ?

– Pas moi, mais vos geôliers, si je leur en donne l'ordre.

Elle trembla à cette idée.

– À moins que vous ne préfériez l'autre solution. Vous n'auriez pas à changer de tenue, le

bourreau n'attend qu'un mot de votre part.

Elle baissa la tête, vaincue.

– Non, vous savez bien que non.

– Alors revêtez cette robe, elle vous siéra autant qu'à vos victimes.

À ces mots, elle tressaillit.

– Ils étaient coupables, ils ont tous été condamnés à la suite d'un procès équitable, protesta-t-elle.

– Comme vous madame, la railla-t-il. Votre camériste va vous aider.

Il claqua dans ses mains, une jeune femme apparut, il leur tourna le dos. Elle en aurait pleuré. Raynard, mon fils, avait-elle envie de crier en le serrant dans les bras, je n'ai pas su t'aimer. Il ne croirait pas à sa sincérité, la rejetterait, elle ne ferait que perdre le peu d'estime qu'il pouvait encore avoir d'elle. Elle se raidit tandis qu'on la déshabillait, incapable d'effectuer le moindre mouvement. Jamais, jusqu'à maintenant, elle n'avait remarqué à quel point les gestes de cette petite Elyannah étaient délicats. La jeune femme lui fit enfiler de doux sous-vêtements bien chauds de couleur noire avant de la couvrir de cette harde d'un affreux brun grisâtre et de la sangler à l'aide d'une ceinture de corde. La jeune femme lui chaussa ses pieds nus de sandales de bois en lanières de chanvre. Ainsi équipée, Son Altesse Griselda la Grande, la souveraine de la cité qui dominait de sa puissance toutes les terres alentours, celle qui avait fait trembler même les puissants, allait affronter son destin.

Quand le prince Raynard se retourna, elle crut lire dans ses yeux un fugace mouvement de compassion, mais son visage reprit aussitôt son expression impitoyable.

– Madame, il est temps de partir.

Elle avança gauchement dans ses sandales mal ajustées, Elyannah lui soutint le bras pour rétablir son équilibre. Elle la remercia d'un sourire crispé, reconnaissante de sa présence à son côté, fit quelques pas prudents. Lorsque la porte s'ouvrit vers l'extérieur, elle se redressa, franchit le seuil la tête haute, Elyannah légèrement en retrait. La foule s'écarta devant les gardes, formant une haie compacte étonnamment silencieuse. Elle s'était attendue à des cris, des imprécations, voire des insultes, comme lors de son procès. La haine avait déserté les visages. Même si tous savaient qu'il n'y avait aucune échappatoire, les visages étaient tendus, dans l'attente du « jugement de Dieu », comme on nommait l'épreuve qu'elle allait devoir subir. Comble de l'ironie, c'était elle qui avait rétabli ce supplice des temps anciens. Elle y avait adjoint quelques variantes, comme la tenue vestimentaire des condamnés ainsi que la confession publique avant le saut ultime. Elle ne se faisait pas d'illusions, la mort serait au rendez-vous, quoi qu'il arrive. Elle avait décidé de demeurer digne, et tant qu'elle le serait, elle inspirerait le respect. Le trajet, constitué d'une succession de larges marches dallées pour permettre aux attelages de grimper sans s'épuiser, ne faisait que quelques centaines de mètres, mais il lui parut bien plus long. Elyannah était revenue à sa hauteur, marchant au même rythme qu'elle, l'encourageant par sa seule présence, lui redonnant de la force quand elle se sentait faiblir.

Elle avait trouvé son rythme de marche, lente et pesante, en procession derrière les gardes qui ouvraient le passage. Elle avait l'impression que toute la population s'était rassemblée pour assister à sa déchéance. Une bourrasque de vent mêlé de pluie, reliquat de

la tempête qui avait soufflé toute la nuit, fit voler ses cheveux dans ses yeux. Elle ralentit pour essuyer son visage d'un revers de main. Elyannah la recoiffa sommairement, lui rabattit la capuche sur la tête. Leurs regards se croisèrent, la chaleur qu'elle perçut dans celui de sa suivante lui réchauffa le cœur. Elle s'absorba dans ses souvenirs, revit les jours heureux avec son mari et ses enfants, avant que l'adversité ne les emporte. Il ne lui était resté que Raynard, le petit dernier. À sa naissance, aucun cri de joie n'avait jailli, les cloches n'avaient pas sonné. Né trop tôt, la lutte pour sa venue au monde n'avait laissé qu'une étincelle de vie à la mère et l'enfant. On ne lui avait pas permis de le serrer dans les bras, elle ne devait pas s'attacher à cet enfant trop chétif. Elle avait tout juste eu la force de murmurer son prénom avant de sombrer dans l'inconscience. Pourtant, l'enfant avait grandi, toujours un peu à l'écart de sa sœur et de ses deux frères aînés. Sa différence d'âge et sa santé fragile l'avaient empêché de participer à nombre de leurs jeux. Curieusement, une grande complicité s'était nouée entre son père et lui. Son mari prédisait qu'il serait plus tard un grand ambassadeur, ayant appris très tôt que les mots peuvent être aussi efficaces que l'emploi de la force. Quand on lui avait ramené le corps de sa fille chérie entièrement fracassé, elle avait cru devenir folle de douleur. À la suite d'un pari stupide, sa jolie princesse avait sauté du promontoire sur les brisants où viennent se jeter les déferlantes de l'océan. C'est à ce moment-là qu'elle avait décidé de rétablir le « jugement de Dieu » lors des procès. Ses deux fils aînés étaient morts au combat sans héritiers. Son époux les avait suivis peu de temps après, assassiné sur ces marches qu'elle gravissait, par un de ses gardes les plus fidèles. Alors, elle avait sombré, voyant des traîtres et des conspirateurs dans chaque personne qu'elle côtoyait, faisant régner la terreur dans la cité.

– Madame, nous sommes arrivés.

Elyannah effleura son bras, elle prit alors conscience que ses pieds avaient cessé d'avancer. C'était l'heure de la confession, du repentir public auquel elle avait assisté tant de fois qu'elle en connaissait par cœur le déroulé.

– Je reconnais que... Elle hésita, ne sachant plus ce qu'elle devait confesser.

– Madame, ils attendent, lui fit remarquer le prince Raynard. La foule grondait sourdement comme un fauve en colère. Le vent sifflait à ses oreilles, malmenant sa lourde robe, tentant d'arracher sa capuche. Brusquement elle se décida à les affronter, tous ceux qui se tenaient là, désirant sa mort. Elle retira sa capuche pour les regarder en face, une dernière fois.

– Je confesse mes crimes, dit-elle d'une voix forte. J'ai fait condamner des innocents sur la foi de témoignages douteux, sur de simples calomnies. Je le reconnais, je suis coupable, au-delà même de ce que vous pouvez imaginer, car j'ai pris plaisir à les voir supplier, désespérés de se trouver ici-même. Je ne pensais plus qu'à moi, me vengeant de leur incapacité, de mon incapacité, à protéger ma fille, tous les miens. Je mérite mon châtement. Puissent les dieux ne pas faire retomber sur vous une part de ma culpabilité.

Elle se retourna vers le prince si vivement qu'il ne put se soustraire à son regard.

– Mon fils, je te demande pardon de t'avoir tant fait souffrir. Je te souhaite de pouvoir régner en paix. Ne crains-tu pas que mon cadavre ne soit un obstacle ?

– Mère, je ne désire pas régner, je laisse la gestion de cette ville à ses citoyens. Ils ne pourront pas faire pire. Je pars m'établir dans le sud, le climat me sera plus favorable.

Elle ne protesta pas, il la fixa, étonné de son manque de réaction.

– Sois heureux là-bas comme jamais tu ne l’as été ici, fils. Adieu.

Elle inspira un bon coup, d’un geste fit s’écarter les gardes, se ramassa sur elle-même, puis s’élança du promontoire. Le prince, dans un mouvement réflexe, rattrapa au vol Elyannah déstabilisée par le déplacement d’air. Il se pencha au-dessus du vide, s’efforçant de ne pas perdre de vue la silhouette sombre ballottée par les vents, s’amenuisant au fur et à mesure de la descente vertigineuse. Quand elle se confondit avec l’ombre de la falaise, il se releva, le regard tourné vers l’océan. De grosses larmes tombèrent sur le visage d’Elyannah qu’il avait gardée serrée contre lui. Il attendit de longues minutes avant de revenir vers les gardes toujours immobiles. Il relâcha la jeune femme, lui tendit un mouchoir, elle essuya discrètement son visage.

– Ce sera notre secret, lui murmura-t-il.

Elle acquiesça d’un bref mouvement de tête, bouleversée.

– Allez chercher le corps et trouvez-le, ordonna-t-il à quelques gardes.

Après quelques instants de pure terreur, Griselda se sentit voler. En se gonflant, la robe de bure ralentissait sa chute, l’éloignant ou la rapprochant de la paroi au gré des courants d’air. À un moment, elle eut même l’impression de remonter et de se stabiliser, mais ce fut pour redescendre plus brutalement. Elle n’avait plus aucune prise sur son destin. Elle ne comprenait pas ce qui l’avait incitée à prendre la décision de sauter d’elle-même, était-ce son orgueil ou l’espoir de rejoindre enfin sa fille en suivant le même chemin ? Elle se remémora ses jeunes années insouciantes dans cette ville qui l’avait vu grandir. Son père lui avait appris à honorer le nom qu’elle portait. Sur les moindres pierres de cette cité, le symbole de la maison Varaenis était gravé. Elle se revoyait encore, découvrant sous ses doigts avec émerveillement la sirène brandissant le trident dans les souterrains de la citadelle où elle jouait avec ses frères et sœurs. À cette époque, tout était si simple. En tant que fille aînée, c’est tout naturellement qu’elle accéda au trône à la mort de son père. La fratrie se réunit une dernière fois autour d’elle pour la cérémonie du couronnement, avant de repartir chacun de son côté. Son fils avait choisi de ne pas perpétuer la tradition, la cité allait devoir s’assumer. Elle se demandait s’il conserverait le nom de Varaenis ou déciderait de prendre le nom de son père, si les enfants qu’il aurait, sauraient qu’ils descendaient de cette illustre maison.

Quelque chose lui sciait le dos au niveau des omoplates, la douleur devenait difficile à supporter. Elle tâtonna, la ceinture de corde s’était coincée sous les aisselles, le nœud était presque défait, elle termina le travail pour s’en libérer. Le vent s’engouffra alors totalement dans la robe, lui donnant la forme d’une cloche dont elle serait le battant. Elle émit un gloussement, la situation aurait pu être risible si elle n’avait été si tragique. Elle avait été condamnée au « jugement de Dieu », à la suite d’un procès que son propre fils avait présidé. Elle eut un hoquet de désespoir, c’était elle qui était la cause de tout ce gâchis. Elle aurait dû accepter de se mettre à l’écart, le temps de faire son deuil, mais elle ne pouvait oublier la manière dont Tugdual, son tendre époux, avait péri. Elle s’était mise à douter de tout, avait vu des complots partout. Elle s’était persuadée que la mort de sa fille n’était pas un simple accident, avait fait rechercher des coupables, quitte à extorquer des aveux par n’importe quel procédé. Elle n’avait épargné personne, pas même ses proches. Immuablement, la

sentence avait été la mort sous la hache du bourreau ou le « jugement de Dieu », au choix du condamné. Tous avaient choisi Le « jugement de Dieu », châtiment qui consistait à être précipité de la saillie la plus haute de la falaise dans l'océan déchaîné en contrebas, mais avec une chance de survie, si mince soit-elle. Si le condamné ne se fracassait pas sur les rochers qui hérissaient la côte, il frappait l'eau avec une telle violence que le choc pouvait lui être fatal et le corps était emporté vers le large. Jusqu'alors, personne n'en avait réchappé.

Elle entendit le bruit du ressac, de plus en plus proche. Elle n'avait plus qu'à s'abandonner, elle espérait se rompre le cou avant que tous ses os ne se brisent. Elle regarda en bas, elle ne vit que du gris, le gris foncé des rochers mouillés d'embruns et celui plus clair de l'eau hérissée d'écume, des dégradés de gris à l'infini. Un point plus sombre attira son attention, une zone de calme au milieu de toute cette agitation. Instinctivement, elle tira sur la robe, ce qui modifia légèrement sa trajectoire pour l'entraîner vers cet endroit. Elle sentait le goût de sel de plus en plus prononcé sur ses lèvres, la caresse des gouttelettes d'eau salée projetées sur ses jambes. Le haut d'une vague monstrueuse la fouetta, elle n'était plus qu'à quelques mètres de la surface, la robe s'alourdit, une rafale de vent lui fit reprendre un peu de hauteur, l'empêchant de se noyer. Dans une manœuvre désespérée, elle inclina fortement son corps, levant haut les bras pour se dégager de la robe qui l'empesait. Le choc de la pénétration dans l'eau lui aurait arraché un cri si elle ne s'était rappelée les leçons de sa jeunesse et ne s'y était préparée. La douleur fut si intense qu'elle crut s'être cassé quelque chose. Elle s'enfonça profondément sous la surface, craignant à chaque instant de heurter un obstacle. Elle eut l'impression que cela n'aurait jamais de fin, puis, enfin, elle remonta. Elle retrouva l'air libre, aspira une goulée d'air. Elle fut entraînée par un courant, tenta de lutter, sa cheville refusa de fonctionner, elle abandonna. Elle se laissa porter par les flots, au large, loin de la forteresse, impuissante. Les gardes ne retrouvèrent que sa robe de bure déchiquetée, dans un creux de rocher, ils en conclurent qu'elle s'était noyée.

Alors qu'elle commençait à s'enfoncer tout doucement, un réflexe de survie lui fit recracher, en toussant, l'eau qu'elle venait d'aspirer. Le soleil brillait, lui procurant sa chaleur, réchauffant son corps, lui ayant permis de reprendre conscience avant de sombrer. Elle était percluse de douleur, ses muscles tétanisés refusaient de lui obéir. Elle sentit un choc. Machinalement ses doigts agrippèrent l'objet qui l'avait heurtée. C'était un morceau de planche de bois portant des traces de peinture, la tempête avait dû l'arracher à une des barques de pêcheur mal arrimée dans un des petits ports qui parsemaient la côte. Elle parvint à se hisser à moitié sur ce frêle esquif, à s'y coincer de manière à maintenir sa tête hors de l'eau. Aussi loin que son regard pouvait porter, il n'y avait que l'immensité liquide. Le découragement la saisit. Elle revécut les événements qui avaient précédé sa chute. Il ne passait pas un jour sans qu'un condamné ne subisse ce « jugement de Dieu » à la suite d'un jugement expéditif. Les dénonciations se succédaient sans trêve, chaque petit geste, chaque parole, étaient analysés, disséqués. Nul n'était à l'abri, ce qui n'empêchait pas la foule d'être au rendez-vous à chaque exécution. Elle avait créé une unité spéciale pour ceux qui lui étaient proches. Au moindre prétexte ils étaient traduits en justice.

Elle avait éprouvé une joie mauvaise lorsque le nom de la nourrice du prince Raynard avait été cité. Même quand elle avait définitivement exclu sa « nany » du palais alors qu'il

n'était qu'un enfant, elle savait qu'il allait la rejoindre chaque fois qu'il avait besoin d'être consolé. Cette femme qui lui avait volé l'affection qui lui était due, ne méritait aucune pitié. Son fils avait pleuré, supplié, rien n'avait pu infléchir la sentence. Elle avait fait le « vol de l'ange », comme on appelait aussi ce châtiment. Une fois sa jalousie morbide satisfaite, la souveraine n'avait pas éprouvé la joie à laquelle elle s'attendait. Elle avait même ressenti une impression de terrible gâchis. Néanmoins, grande avait été sa surprise quand le prince l'avait faite arrêter et comparaître immédiatement devant un tribunal composé de ses plus proches conseillers, qu'il avait lui-même présidé. Elle avait eu beau vociférer, proférer des imprécations, elle avait été jugée coupable dans une ambiance surchauffée. Après s'être révoltée contre le sort, elle avait mis à profit les quelques jours passés en isolement pour se préparer à l'inéluctable. Elle avait trouvé en Elyannah une oreille attentive, acceptant de partager sa réclusion nuit et jour, n'émettant aucun jugement, se contentant d'être là, présente, et de la servir. Son fils lui avait rendu visite plusieurs fois par jour, leurs entretiens étaient toujours demeurés courtois, policés. Ce n'est qu'au moment de sauter qu'elle avait laissé transparaître ses sentiments. Elle espérait qu'il lui pardonnerait, il le devait s'il voulait se construire une vie libérée des miasmes du passé.

Une ombre passa sur son visage, elle éprouva des difficultés à soulever ses paupières, durcies par le sel. Un oiseau de mer cria au-dessus d'elle, la survolant de son vol paresseux, se laissant porter par les courants d'air. Elle cligna des yeux, le soleil commençait à disparaître à l'horizon. Contre toute attente, elle avait survécu à cette première journée. Elle fut prise de panique, elle allait se trouver privée de ce repère réconfortant, seule dans le froid du noir de la nuit. Elle parvint à remuer ses membres engourdis par l'immobilité forcée. La planche s'enfonça légèrement sous l'eau, elle dut se maîtriser pour ne pas crier et parvenir à changer de position sans déstabiliser son refuge précaire. Elle tâta son torse, quelque chose lui meurtrissait les côtes. Elle retira une petite barre brunâtre d'une des poches intérieures de sa tunique. Elle se souvint alors que la tradition voulait que l'on déposât des biscuits de mer dans les poches des condamnés, au cas où. Le biscuit était suffisamment dur pour résister à l'eau salée. Elle mordit dedans avec circonspection, ne voulant pas se casser une dent. Le goût était indéfinissable, mais c'était mangeable, même si le sel dominait le tout. Après qu'elle eut repris des forces, la soif se rappela à elle. Quelle ironie c'était de disposer de tant d'eau autour de soi et de ne pouvoir éteindre sa soif ! Elle regretta que la tempête fût terminée, elle aurait pu absorber quelques-unes des gouttes d'eau qui ruisselaient sur son visage. Lorsque l'obscurité la recouvrit, la plongeant dans les ténèbres, elle crut défaillir. Elle s'allongea complètement sur la planche, découvrit, à tâtons, une encoche de taille suffisante pour y coincer sa tête. Alors, bercée par la houle, au ras des flots, elle se sentit enfin en paix avec elle-même. Elle cessa de lutter, s'abandonna à son destin. Le bruit des vaguelettes heurtant le bois fit ressurgir dans sa mémoire la phrase rituelle concluant immuablement la sentence de chaque procès, faisant définitivement basculer le condamné dans le néant. Comme une litanie, le clapotis lui semblait répéter en boucle, à l'infini, cette phrase terrible : « Plus personne, tu ne seras »...